

4

Mon village tel que je l'ai connu

Quand je partis avec mon frère, cet après-midi de juillet, j'étais pâle et amaigrie ; j'avais encore eu un accès de fièvre avant mon départ. Je dis à mon frère de marcher lentement, car je ne pouvais le suivre, bien qu'il conduisît l'âne chargé de ma malle.

Quand nous sommes arrivés à la rivière, le soleil était haut dans le ciel, et on n'entendait que le cri strident des cigales dans les oliviers. La nature était en feu et mes pieds nus étaient brûlants dans le sable de la rivière, mais il fallait gravir la côte qui menait au village, et j'étais bien lasse. Je demandai à mon frère de me reposer un peu. Nous nous assîmes un moment à l'ombre d'un buisson de lentisques. Quand je me fus reposée, nous repartîmes. Je crois même que je montai un moment sur l'âne, mais ce n'était pas commode, et je redescendis.

Nous atteignîmes le village au crépuscule. Ma mère me reçut, en m'offrant une cruche de lait caillé de ses chèvres ; ce breuvage réconfortant et frais me remit d'aplomb.

Dès que nous fûmes seules, j'expliquai à ma mère que j'étais de retour pour toujours, l'école étant fermée et les élèves renvoyées dans leurs familles. Elle me répondit :

— *Mektoub*. Que la volonté de Dieu soit faite. Tant que je serai vivante tu seras à l'abri, après moi, Dieu aura pitié de toi comme il a soin des oiseaux.

De ce jour je voulus chasser de ma mémoire tout vernis de civilisation. Puisque les Roumis nous avaient rejetées, je me résolus à redevenir Kabyle.

Je dis à ma mère qu'il lui fallait m'apprendre les travaux du ménage, afin que je puisse la soulager. Dès le lendemain de mon retour, avec

une cruche sur le dos, je la suivis à la fontaine pour charrier notre eau. Ensuite, j'allai à l'étable et nettoyai tant que je pus l'emplacement des bêtes.



Au printemps, ma mère avait, comme toutes les femmes du village, préparé les poteries qui devaient servir d'ustensiles ; elle était allée bien loin chercher l'argile nécessaire à leur fabrication. Pendant les vacances de Pâques, je l'avais vu mouiller et pétrir l'argile, en enlever à la main tous les petits cailloux afin que la pâte fût douce comme de la soie, disait-elle. Elle avait fabriqué, cette année-là, beaucoup d'objets usuels, des Cruches, des amphores, des marmites et les grands plats pour cuire la galette, de hautes jarres qui servent à contenir l'eau, l'huile et les provisions de toutes sortes, légumes secs et farines, car tout l'été, dans mon village, on engrangeait pour la saison d'hiver.

Un matin, elle me dit :

— Aujourd'hui nous allons faire cuire les poteries !

Mes frères partirent les premiers, ils creusèrent un grand trou dans un champ moissonné puis ils vinrent chercher les objets délicatement, les uns après les autres, et ma mère les rejoignit ; je les suivis, portant dans mes bras quelques écuelles. Ma mère et mes frères avaient amassé un tas de bûches pourries qui prenaient comme de l'amadou.

Le trou creusé fut rempli de poteries, les grosses pièces d'abord, puis les moyennes et enfin les plus petites. Ils recouvrirent le tout de terre et allumèrent. Toute la journée le feu brûla. Au crépuscule, le foyer fut éteint et ma mère, mes frères et moi rapportâmes à la maison toutes les poteries cuites. Il était tard quand le travail fut fini, mais tout était en place quand nous nous mîmes à manger le couscous aux fèves et aux petits pois que ma mère avait préparé.



Un autre jour, il fallut nettoyer l'étable et ma mère, dans une hotte en osier, emporta le fumier au champ voisin du village. Nous nous mîmes ensuite à préparer les toisons qu'on avait coupées sur le dos des brebis et de leurs agneaux ; ma mère fit une sorte de lessive avec de la

cendre et y trempa sa laine afin de la porter le lendemain au ruisseau pour la laver.



La maison que nous habitons, et que plusieurs générations avaient habitée avant nous, était une bâtisse assez grande, faite de pierres et de terre glaise probablement. Sous le toit, en petites tuiles, il y avait des claies de roseaux serrés par des cordelettes d'alfa. Des troncs d'arbres entiers soutenaient la toiture et, pour consolider encore la construction, deux grosses poutres étaient scellées, d'un mur à l'autre.

Sous le toit étaient percées des ouvertures carrées de 20 à 40 cm de côté. Il y en avait sur tous les murs sauf sur celui qui donnait sur la rue.

A l'intérieur, la maison était partagée en trois parties inégales : la plus grande nous servait à nous. Le sol en était fait de chaux grasse, en couche épaisse, lissée avec des cailloux ; pendant des jours, des femmes avaient frotté ce parterre afin qu'il n'y reste pas une rugosité ; on pouvait s'y mirer tant cela brillait. Sur deux murs, il y avait des étagères à la hauteur de la ceinture. C'est là qu'étaient alignées toutes les amphores avec les provisions. Sous les étagères étaient creusées de petites niches qui servaient pour mettre, dans l'une, les jarres d'eau, dans les autres, les petits agneaux et les cabris. Les murs étaient lissés aux galets, de la même façon que le sol.

Tous les ans, au printemps, ma mère allait chercher, une sorte de terre d'un blanc bleuté (*thoumlilt*) et, à l'aide d'un grand balai de genêts flexibles, elle faisait la toilette de sa maison, blanchissant les murs et même le toit. Elle faisait même quelques dessins sur les murs pour que la maison soit plus belle.

La seconde partie de la maison, plus petite, était une sorte de construction, en pierre et terre, haute d'un mètre environ, couverte de branchages et de terre lissée. Elle était surmontée, du côté du mur de la rue, de deux grandes jarres carrées en maçonnerie qui allaient presque jusqu'au toit : c'étaient les *ikboufanes* indispensables dans chaque maison.

Du côté de la porte, on pouvait aménager un lit si quelqu'un voulait se reposer.

Dans cette petite bâtisse, on avait creusé trois niches appelées *mdaoued* pour la nourriture des bêtes, deux pour les bœufs, l'autre pour l'âne qui, eux, habitaient l'étable.

La troisième partie, enfin, était l'étable proprement dite pour les bœufs, l'âne, les chèvres ou les brebis. Sous le toit, une sorte de soupente, de la grandeur de l'étable, servait pour les provisions ou pour loger un des enfants, s'il était marié.

Dans la même cour, avec le même portail, trois autres maisons pareilles à la nôtre, appartenaient à des parents de mes frères. Plus haut encore, habitait la vieille femme qui me disait toujours : « Veuille Dieu faire sortir ton soleil des nuages. »

C'est dans cet espace restreint que je devais vivre désormais. Je ne voulais plus repenser à ma vie passée, puisqu'il fallait oublier que j'avais été instruite. J'étais décidée à faire mon possible pour cela. Je n'étais pas malheureuse et surtout je mangeais à ma faim : rien de ce que nous avions ne me fut refusé.



La récolte de grain était rentrée ; tout un coin de la pièce était plein d'orge et de blé mélangés. Ma mère me dit :

— Fadhma ma fille, nous allons mesurer notre récolte, mettre dans le *kboufi* ce qui est à nous, et donner le reste au *Cheikh* et aux pauvres.

Elle prit une mesure d'un double décalitre, elle en mit 90 dans le *kboufi*, le dixième, elle le mit de côté et ainsi de suite plusieurs fois jusqu'à ce que le tas fût épuisé ; puis elle recouvrit le *kboufi* avec un très grand plat en terre cuite et elle scella le tout avec de la terre glaise, car le *kboufi* avait quatre trous ronds assez grands pour passer le bras et en retirer le grain quand c'était nécessaire. Ces trous étaient fermés par des disques de liège de la même dimension.

Sur la part de Dieu, ma mère préleva ce qui revenait au *Cheikh* qui, lui, nourrissait tous les malheureux ; le reste, elle le distribua à tous les pauvres qui se présentaient.



Les jours passèrent, pareils les uns aux autres. Ma mère avait peigné, puis: cardé la laine ; elle m'apprit à la filer afin de me tisser une couverture pour l'hiver.

Les figes commençaient à mûrir ainsi que les raisins. C'est alors que tous les notables du village se réunirent pour faire ce qu'on appelait la *Dâoua*. Il était défendu à tout habitant du village de cueillir figes ou raisins avant que la Dâoua soit levée et que les notables donnent la permission de le faire.

Cette attente de près de quinze jours devait permettre aux figes de mûrir en assez grande quantité pour que tous les habitants en profitent.

Celui qui faisait fi de cette Dâoua était maudit et ne finissait pas en bonne santé la saison des figes ! Il était assez rare que quelque enfant s'amuse à cueillir des figes avant la permission, car tous craignaient la malédiction du village.

C'était le 15 août, généralement, que le crieur public, du haut de la mosquée, annonçait la levée de l'interdiction. Quelle joie le lendemain ! Dès la première heure les gosses, les hommes et même les femmes rapportaient de lourdes corbeilles de figes noires ou blanches, gercées par la rosée, des figes comme jamais je n'en ai revu depuis !

Nous avions un champ de figuiers, qu'on appelait *Thoujal*. C'était là que j'aimais me rendre avec ma mère, car il n'était pas très éloigné du village, mais il fallait descendre une pente raide pour y aller, et gravir une rude montée pour en revenir. Dans ce champ, certains figuiers devaient être centenaires ; ils couvraient de grands espaces, et quand on était dessous, on ne voyait pas le soleil ; leurs rameaux descendaient jusqu'à terre, et il fallait des tuteurs pour les empêcher de traîner et pour permettre de passer dessous. Leurs figes étaient noires de peau, rouges à l'intérieur, et tellement sucrées !

Ma mère me disait : « Mange ! Mange ! »

Les figuiers avaient chacun leur nom. Il y avait *l'Aboussecour* (au col de perdrix), *l'Abouremam* (comme une grenade), *l'Ajendier*, *Thaghanimth*, et les toutes petites *Tabbeloute* (comme des glands).

Les raisins aussi étaient magnifiques : de grosses grappes pendaient des treilles qui avaient grimpé sur les peupliers le long du ruisseau, et cela me rappelait Taddert-ou-Fella. Je remontais vers la source cachée par les treilles ; leurs grappes rouges et drues descendaient et touchaient presque ma tête. Il y avait aussi le jardin potager au bord du ruisseau ; de longs haricots verts et tendres traînaient dans les rigoles gorgées d'eau.

Quand les figes furent mûres, une à une nous les ramassâmes et patiemment nous les étalâmes sur les claies ; tous les jours nous descendîmes à *Thonjal*, ma mère et moi jusqu'à ce que les figes fussent épuisées. Quand les claies étaient presque sèches, on les mettait les unes sur les autres afin que les figes fussent tassées, et la nuit on les recouvrait, pour les préserver de la rosée, avec de grandes plaques de liège ; c'est ce qu'on appelait *asemmeni* (mettre sur).

Au fur et à mesure, les figes séchées furent rapportées à la maison et placées dans le coin qui avait servi pour le grain.

Puis il fallut songer aux raisins mûrs à point. Nous allâmes dans un autre champ appelé *taferant* (la vigne). Là, il y avait de belles grappes dorées mais nous ne pouvions pas tout manger, il fallait en vendre pour acheter du grain, car notre récolte ne nous suffisait pas pour l'année. Mes frères cueillaient les grappes ; ma mère et moi, nous enlevions un à un les mauvais grains ou ceux qui avaient été touchés par les oiseaux ou les guêpes ; cela fait, on chargeait les *ébouaris*, de longues corbeilles en osier réunies au milieu par une sorte de pont, on mettait ce pont sur le dos de l'âne ou du mulet et les corbeilles pendaient sur les flancs de la bête. Quand un *chouari* était plein, on cessait de cueillir et nous montions au village où ma mère préparait le souper. Les veilles de marché elle faisait cuire une grande galette qui devait servir de provision de route à celui de mes frères qui irait à Aumale vendre les raisins et rapporter la charge de grain, orge ou blé. Ma mère lui donnait un peu d'argent ; dans une sacoche il mettait sa galette et quelques grappes de raisins, et le lendemain à l'aube il partait, avec d'autres habitants du village qui, comme nous, devaient acheter du grain.

Les raisins noirs qui ne pouvaient se vendre pour la table, mes frères les portaient au Moulin Moutier. Le propriétaire de ce pressoir, qu'on appelait couramment *Mouli*, achetait ce raisin à bas prix pour faire du vin.

Août était passé, et septembre, bien entamé ; les premiers orages avaient éclaté et les labours pour les navets avaient commencé. Toutes les bonnes figes étaient rentrées ; il en restait une petite quantité que nous mettions à part car elles étaient encore molles et devaient être mangées les premières. Mes frères avaient vendu les raisins dans les villes ; parfois, ils en rapportaient des pastèques énormes, rouges comme du sang.

Sans être malheureuse entre ma mère et mes frères, j'étais inquiète de l'avenir et ma mère, me voyant soucieuse, me disait :

— *Kboulef loumour i bhabhim*. Abandonne-toi à la volonté de ton maître.

●

Octobre était arrivé. Mes frères avaient vendu les bœufs qu'ils avaient engraisés ; il n'y avait plus que le menu bétail. Le cheikh était venu pour faire le sacrifice des labours. Le village avait acheté les bœufs les plus gras pour les égorger et les partager entre tous les habitants qui devaient payer leur part. On promena tout autour des maisons les bêtes destinées au sacrifice, afin que le génie des récoltes soit propice et fasse que les pluies soient abondantes, et le grain gros et dru.

Ce jour-là nous allâmes de bonne heure à la fontaine et les jarres d'eau furent remplies jusqu'aux bords, et les cruches maintenues pleines, car ma mère me dit qu'il fallait beaucoup d'eau pour laver la viande, que beaucoup de mains auraient touchée pour la partager. Le cheikh bénit les bêtes (la coutume voulait qu'un cheikh vînt de loin pour cette circonstance ; il ne devait pas appartenir aux marabouts du village). Les bêtes furent tuées et dépecées, les peaux et les têtes vendues, la viande divisée en quartiers, et chacun eut une large part.

De bonne heure les marmites avaient été mises sur le feu et les légumes nettoyés ; on avait rapporté du jardin une grande brassée de chardons tendres et ma mère avait roulé une bonne quantité de couscous. Notre viande fut mise à cuire et nous nous mîmes à raconter des histoires sur le pas de la porte jusqu'à ce que le repas fût cuit. Ma mère filait sa quenouille et je surveillais le feu.

●

Des jours encore passèrent, les semailles étaient faites et mes frères partis pour quelques jours en voyage ; ma mère et moi étions seules au coin du feu, car nous nous trouvions en novembre et les nuits étaient fraîches. Pour toute lumière, nous avions une lampe fumeuse, pendue à un pieu au-dessus de l'âtre, contre le mur. Ma mère me dit alors :

Fadhma, ma fille, il est temps que je te mette au courant de certaines choses.

Elle me fit le récit que j'ai narré au début de cette histoire. Elle me dit ses peines, le martyre qu'elle avait subi par la faute de Kaci, le maudit.

Fasse Dieu qu'il meure sans enfant mâle et que ses biens passent à ses frères, me dit-elle.

Elle me dit aussi que le jour où elle avait perdu son procès, désespérant de me voir reconnue par mon père, elle avait tenté de me noyer dans un bassin d'eau glacée mais, ajouta-t-elle, elle m'avait retirée bien vite, essuyée et mise contre son sein pour me réchauffer. La femme du juge de paix qui n'avait pas d'enfant, avait voulu m'adopter, mais ma mère avait préféré me garder auprès d'elle.

Elle me raconta la scène des figuiers de Barbarie : un mauvais garçon m'avait jetée dans la haie, et elle avait dû passer toute une journée à enlever les épines de mon corps. J'appris aussi comment, pour m'éloigner de la méchanceté des enfants, elle m'avait conduite chez les Sœurs, et que les Sœurs elles-mêmes m'ayant battue avec un fouet en cordes, elle m'avait retirée de chez elles ! Au fur et à mesure qu'elle parlait, le rideau épais qui couvrait ma vue s'était déchiré et je compris : bien des choses me furent expliquées, qui m'avaient paru obscures.

Je compris pourquoi, toujours, j'avais été une paria, pourquoi, alors qu'aucune fille de mon village n'avait été chez les chrétiens, moi seule y étais allée. Pourquoi, tous les sous-entendus. Pourquoi enfin, à chaque dispute, on me jetait à la face le mot qui blesse et qui fait mal

Un souvenir de l'école me revint : un jour, à la promenade, — nous étions sur la colline à côté de la vieille maison abandonnée, — des musiciens ambulants étaient passés, avaient donné une séance de tambourin ; l'un d'eux m'aperçut et, me désignant à l'une des grandes, il lui dit quelques mots doucement. Moi, je ne l'avais pas reconnu, mais cet homme raconta le secret de ma naissance ! Dès lors toutes les élèves furent au courant et, chaque fois que j'essayais de me défendre, j'étais toujours flagellée par le mot insultant.

Dans le village j'entendais aussi certaines femmes dire, en me regardant avec pitié : — « Que Dieu maudisse Kaci, c'est par sa faute qu'une si belle petite est vouée à la réprobation !

Au fur et à mesure que ma mère parlait, je compris pourquoi je n'étais pas comme les autres ; bien que je fusse la plus jolie fille du

village, aucun jeune homme n'oserait s'approcher pour me demander en mariage et affronter l'opinion publique : la tache que j'avais gravée sur le front par la faute d'autrui était indélébile.

Ma mère parla longtemps. Elle me dit ce qu'elle avait souffert du fait de ses beaux-frères qui voulaient la chasser, lui prendre ses biens et ses enfants.

Mais, ajouta-t-elle, mes fils ont grandi, ce sont des hommes maintenant, et le tatouage que j'ai au menton vaut mieux que la barbe des hommes.

Elle me raconta en pleurant la séparation d'avec sa propre famille, ses rendez-vous avec sa mère au ruisseau de Tagragra, et c'est en sanglotant qu'elle me fit le récit de la mort de sa mère, de la défense qu'on lui avait faite de la revoir, même morte, et du chagrin cuisant qu'elle en gardait encore, après bien des années. Je m'étais rapprochée d'elle et, embrassant sa tête, je lui dis :

Dieu qui nous a protégées jusqu'à ce jour ne nous abandonnera pas.

Nous nous mîmes au lit. Les yeux clos, je revivais ma vie passée, tellement douloureuse et pleine d'humiliations. J'en comprenais maintenant la cause, et pourquoi les filles de l'école m'appelaient « la fille du Commissaire », car ma mère m'avait confiée à l'Administrateur Demonque.



Mes frères revinrent de voyage. Comme beaucoup de gens du village, ils avaient vendu de la camelote : encens, antimoine, petits colliers. C'était une marchandise peu volumineuse, contenue dans un petit sac de cuir qu'ils portaient sur leur dos¹ ; ils recevaient en échange de la laine et, dans la plaine, où les céréales étaient abondantes, du blé, de l'orge ou du sorgho. Ils avaient fait plusieurs randonnées, rapporté plusieurs charges sur le bourricot. Ma mère me dit alors que nous avions assez de grain pour passer l'hiver qui approchait.

Les olives étaient récoltées. Nous étions allées dans notre champ d'oliviers appelé *Izemran* (les oliviers). En passant par un chemin écarté ma mère m'avait dit :

¹. *Taâtarth*.

— C'est ici qu'Un tel a été assassiné. Tous les ans, à cette place, à l'heure même où il a été tué, on entend son dernier cri. Cela s'appelle *aneza*¹.

Dès que j'arrivais dans ces parages, instinctivement je hâtais le pas, de peur d'entendre l'*aneza*. Le champ où nous allions était très spacieux, il y avait des centaines et des centaines de grands oliviers ; le terrain schisteux était impropre à la culture et ces arbres produisaient un an sur deux.

Nous eûmes cependant notre provision d'huile pour l'année.

Mes frères avaient gaulé les glands — des glands gros comme des noix, et sucrés — et de nombreuses charges de glands occupaient le coin de la pièce réservé aux récoltes. Ma mère avait allumé un feu d'enfer ; de grosses bûches sèches brûlaient sur lesquelles on avait posé des plats immenses, et toute la journée, de l'aube à la nuit, elle y mit des glands à sécher pour que les vers ne les attaquent pas. Dès qu'un plat commençait à griller, elle l'empoignait avec des chiffons et le vidait sur les claies, disposées sur les poutres au-dessus de l'âtre, où les glands devaient finir de sécher jusqu'au printemps.



L'hiver était arrivé, mais nous ne sentions pas le froid. Le feu brûlait jour et nuit : des bûches énormes, préparées depuis l'été et, autour d'elles, des grignons. Nous ne sortions que pour aller chercher de l'eau à la fontaine.

Un jour — c'était un vendredi — ma mère était restée à la maison, car le vendredi, dans sa religion, est destiné à la prière. J'étais partie avec d'autres jeunes filles à la fontaine ; j'en revins les mains gelées (pour peu j'aurais lâché la cruche pleine que je portais sur le dos et tenais avec la main droite retournée sur l'épaule). A la maison, ma mère qui venait de se laver me prit la cruche et la posa à terre, puis saisit mes mains et les trempa dans l'eau chaude. Cela me fit du bien. Elle me donna ensuite une jatte de lait frais qu'elle venait de traire. De ses chèvres et de ses brebis, depuis quelques jours, nous avions des agneaux et des cabris nouveau-nés. Je m'assis ensuite auprès du feu sur un escabeau fait d'une grosse bûche. Toute la journée et toute la nuit la neige tomba ; les

¹ . Aneza : voix de l'homme assassiné exhalant son dernier cri et que l'on croit entendre sur le lieu du crime chaque année à la même date.

flocons comme des toisons me rappelaient ceux de Taddert-ou-Fella. Je m'imaginai entendre les grondements du torrent, revoyant l'eau s'engouffrer dans la « baignoire » et en rejaillir vers le courant ; je revoyais les rives enchantées couvertes de boutons d'or et de violettes, les glissades sur le glacier au-dessous de la maison abandonnée, les boules de neige, et tout ce qui avait été mon enfance. Je poussai un soupir en me disant « Plus jamais ! ».

Je surpris, posé sur moi, le regard soucieux de ma mère.

— A quoi penses-tu encore ?

— A rien...

Toute la journée du lendemain nous fûmes obligées de rester à la maison. Nous avons disposé des ustensiles pour recueillir l'eau qui coulait des tuiles. Mes frères, seuls, étaient sortis à la recherche de quelques rameaux d'olivier pour les bêtes.

Ma vieille amie Yemma Tassâdit était venue se chauffer à notre feu et, voyant la neige tomber et le vent souffler, elle dit, en me regardant trier le grain que je devais moudre pour le repas du soir :

Dhamerdhil, c'est le prêt de la chèvre. Et, comme je la regardais sans comprendre, elle me dit :

— Comment, tu ne sais pas ?



« Aux temps anciens, très anciens, où le bon Dieu écoutait le pauvre monde, il y avait une très vieille femme qui n'avait pour toute fortune qu'une chèvre qui lui tenait compagnie et lui donnait son lait.

« La vieille et la chèvre vivaient côte à côte dans une mesure délabrée en dehors du village. Tous les jours, la vieille sortait avec sa compagne ; l'une mangeait les pousses vertes, l'autre ramassait les brindilles de bois et faisait un fagot tout en choisissant les herbes comestibles destinées à son repas. A la nuit, toutes deux revenaient dans leur mesure jusqu'au lendemain où elles recommençaient la même vie.

« Mais cette année-là, le mois d'Inayer (janvier) fut très mauvais ; pendant trente jours et trente nuits il ne cessa de pleuvoir ou de neiger, et la vieille et sa chèvre restèrent tout ce temps enfermées.

« Le mois de janvier passé, février commença par une journée merveilleuse : le ciel était bleu, le soleil resplendissant annonçait le

printemps ; la vieille et sa chèvre purent enfin sortir de leur retraite et aller de nouveau dans les champs. La vieille cependant, ayant regardé le ciel, cracha sur le mois qui venait de s'écouler.

« Elles passèrent toute la journée dans la forêt, la chèvre mangeant les pousses tendres, et la vieille faisant un gros fagot et cherchant les petites herbes qui perçaient sous la neige. Mais quand elles voulurent rentrer, le vent souffla en rafales, le ciel s'obscurcit, de lourds nuages noirs crevèrent en grosses gouttes. En un instant le ruisseau qu'elles avaient traversé le matin charria des eaux tumultueuses et bourbeuses, et quand elles voulurent repasser pour rentrer à leur mesure, elles furent emportées par le courant ; ce n'est que quelques jours plus tard qu'on retrouva leurs corps au bord de la rivière.

« Janvier que la vieille avait outragé en lui crachant dessus, était allé trouvé son successeur février, et lui avait demandé de lui prêter un jour afin qu'il puisse punir la vieille. Février accéda à son désir, et c'est depuis lors qu'on appelle ce regain de l'hiver « le prêt de la chèvre », *Amerdhil t'arat.* »

Ma vieille amie avait fini de raconter son histoire, moi de trier mon grain ; nous nous séparâmes, elle pour retourner chez ses enfants, moi pour me mettre au moulin. Lorsque je m'attelais à cette tâche, je tournais d'un bras, puis de l'autre quand j'étais fatiguée, sans cesser de verser le grain par poignée dans un trou pratiqué au-dessus de la meule ; au fur et à mesure, la farine tombait dans une logette creusée dans le grès. Tout en tournant, je chantais parfois les chants de la meule, et je rêvais à ma vie passée, au temps des vacances où, ayant mal aux yeux, je posais ma tête sur les genoux de ma mère, la nuit, quand elle moulait son grain. Car pendant bien des années j'avais eu mal aux yeux, j'étais allée chez les Pères me faire soigner et le Frère me disait :

— *Ldi titim*, ouvre ton œil.

Maintenant je n'avais plus mal aux yeux, j'étais une jeune fille, mais mon avenir me paraissait bien noir.

Mes frères qui étaient sortis à *Tajmâat* (lieu de réunion) venaient de rentrer ; ils étaient perchés sur des *kabkabs* pour marcher dans la neige ; ils nous dirent :

— Lamine a acheté des moutons et on va les tuer pour fêter la neige afin qu'elle nous soit propice et que l'année soit bonne et toutes les récoltes abondantes.

Ma mère avait à faire cuire les galettes pour le déjeuner ; elle en donna un bon morceau à chacun de nous ; puisant dans la jarre aux

figes, elle remplit une corbeille et devant chacun de nous posa une jatte de petit lait frais. Nous mangeâmes tous les quatre à notre faim et chacun se remit à sa besogne ; mes frères tissèrent des cordelettes d'alfa, ma mère prit sa quenouille, et moi je me mis à filer la laine. Tous, nous étions autour du feu et de temps à autre nous poussions dans le foyer une poignée de grignons.

Le soir, les moutons furent égorgés en sacrifice et tout le village eut sa part de viande. Chaque habitant fit un bon repas en l'honneur de la neige.

Le lendemain, le soleil était revenu, la neige était fondue et nous pûmes aller chercher de l'eau à la fontaine.

J'avais entendu dire que les Sœurs Blanches qui étaient à Tagmount depuis 1894 avaient quelques pensionnaires. J'avais fait demander par quelqu'un qui connaissait la Mère Supérieure, si celle-ci consentirait à m'accepter chez elle moyennant quelques services. Elle me fit répondre par la négative et je n'y pensai plus.

L'Administrateur m'avait convoquée et nous étions allés mon frère et moi, savoir pourquoi. Quand j'arrivai, je fus reçue par le *chaouch* cuisinier qui alla trouver son maître en lui montrant la convocation. Il revint, m'apportant un reçu pour aller toucher une somme de 30 francs chez le receveur : c'est pour cela qu'on m'avait fait venir de mon village et louer un mulet ! Puisque j'étais là, j'allai toucher l'argent et retournai dans mon village.

Un matin de février ma mère me dit :

— Toi et moi, nous allons chez le *cheikh* ; il est de bon conseil, il me dira ce que je dois faire car j'ai reçu une demande en mariage pour toi, mais le parti ne me convient pas : c'est une famille tarée. Je vais consulter le *cheikh* et sa femme, *Lalla Yamina*.

Nous partîmes à pieds, car ce n'était pas bien loin ; nous avions laissé la garde de la maison et du bétail à mes frères. Le ciel était bleu, il ne faisait ni froid ni chaud, les oiseaux chantaient dans les buissons, les arbres bourgeonnaient et on sentait déjà l'approche du printemps, mais peu de fleurs étaient écloses, sauf des violettes au bord de la rivière. Il était environ midi quand nous arrivâmes au village du *cheikh*. Il habitait seul, avec sa famille, une grande maison entourée de figuiers et de haies de cactus.

L'épouse du *cheikh*, une femme d'une cinquantaine d'années, nous souhaita la bienvenue ; ma mère lui donna son offrande et lui promit, si

mon avenir était assuré d'une façon convenable, d'apporter un mouton vivant. *Lalla Yamina* avait une figure brune avec de grands yeux noirs intelligents ; c'était une grande amie de ma mère, et depuis de longues années, elle lui avait été secourable et de bon conseil.

Nous entrâmes, ma mère et moi, à la suite de notre hôtesse, dans une pièce immense qui servait à la prière et à la réception des invités. Nous passâmes là toute une journée.

Le lendemain, *Lalla Yamina* dit à ma mère, aussitôt après la prière de l'aube :

— Tu vas partir dans ta maison, car il s'y est passé quelque chose, mais ne te fais pas de souci pour ta fille, elle sera heureuse, et bientôt tu n'auras plus rien à craindre pour elle. Cette nuit, en pensant à elle, j'ai fait le rêve que voici : Je tenais dans mes mains un beau morceau de viande, mais il commençait à sentir mauvais ; je l'ai lavé, je lui ai mis du sel et des épices et je te l'ai donné.

Elle offrit à ma mère quelques kilos de semoule et de la viande sèche, et nous reprîmes le chemin pour revenir chez nous.

Quand nous arrivâmes il était déjà près de neuf heures mais notre maison était fermée et le bétail n'avait pas été sorti dans les champs.

Ma mère comprit que quelque chose d'anormal était survenu. Elle courut à la maison où dormaient les jeunes gens du quartier *Akham guelmezjen* ; elle la trouva close, car tous les garçons étaient à leurs travaux, sauf un jeune homme, qui lui dit :

— Ce matin, ton fils *Lâmara* est parti avec un de ses amis à la ville. Ils vont à Souk-Arhas, il doit être arrivé à Tizi-Ouzou pour prendre le train.

Aujourd'hui encore, après un demi-siècle, je revois le désespoir de ma mère ! Quand elle revint me trouver, elle était méconnaissable : de gros sanglots secouaient sa poitrine et de lourdes larmes tombaient de ses yeux ; elle voulut partir à Tizi-Ouzou pour ramener son fils, mais je lui dis qu'elle arriverait trop tard...

Des jours et des jours, elle pleura et refusa de manger. J'avais beau essayer de la consoler en lui disant qu'elle n'était pas seule, que j'étais là ainsi que mon frère aîné, elle me répondit par ce proverbe :

— « Quand dans une fressure il manque le cœur et le foie, à quoi peut servir le poumon ! »

Je compris que, pour ma mère, seul mon frère *Lâmara* comptait, du moins je le crus sur le moment. Ma mère avait toujours eu une grande

préférence pour son fils cadet car il était très beau : le visage allongé, le teint blanc, le nez droit, la bouche souriante, et de grands yeux bleu-vert comme ceux de ma mère. Elle m'avoua plus tard, que lorsqu'elle avait un partage à faire, la meilleure part allait, malgré elle, à mon frère cadet. Cela avait donné lieu à de nombreuses scènes, mon frère aîné étant jaloux de son cadet.

Quand nous ouvrîmes la maison, je me dirigeai vers la malle où j'avais serré l'argent que ma mère m'avait confié après la vente des bœufs. La moitié de cette somme avait disparu, mon frère avait dû la prendre pour ses frais de route. Ma mère pleura longtemps, puis, petit à petit, elle revint à ses habitudes, à ses travaux. C'était l'époque du sarclage et, tous les jours, levées à l'aube, après la corvée d'eau pour la mosquée et la maison, nous partions pour les champs ; à l'aide d'une toute petite pioche, nous binions chaque plan et nous arrachions toutes les mauvaises herbes. Nous emportions notre déjeuner et notre goûter (galette et figues sèches). Le soir nous rentrions fatiguées, mais heureuses de ces belles journées en plein air.



Février était passé et mars avait commencé quand, un matin, je vis arriver la Mère Supérieure de Tagmount. Elle me dit qu'elle avait soumis mon cas, et que la Mère Générale demandait à me voir.

J'ai hésité un moment à la suivre, puis je me suis habillée et je suis partie avec elle... On me conduisit à une religieuse haute de taille, brune et au visage plutôt sévère, qui me dit d'aller à l'hôpital des Aïth-Manegueleth me présenter de sa part à Mère Saint-Mathieu. Auparavant elle me demanda si, à l'école, on nous avait parlé de religion. Je répondis qu'on ne nous en avait pas dit un mot, l'école étant laïque et par conséquent neutre. Elle me tendit deux francs pour la location d'un mullet et l'audience fut terminée.

Quand je revins à la maison, que je parlai à ma mère, elle se mit à pleurer.

— Tu vas me quitter, toi aussi... Après ton frère c'est toi. Je m'étais habituée à ta présence, tu étais ma compagne et la gardienne fidèle de la maison.

J'hésitai quelques jours, puis je me décidai à partir.

Je quittais mon village après sept mois. J'y avais été heureuse entre ma mère et mes frères. J'avais eu un foyer, je n'étais plus la paria que j'avais toujours été ; mais je comprenais que cette vie ne pouvait durer : ma mère était mon unique protection, elle pouvait mourir, et je resterais seule.

Je partis un jeudi matin. Mars avait apporté la chaleur, le ciel était pur, les oiseaux chantaient, les bourgeons des arbres commençaient à éclater et l'on voyait déjà de toutes petites feuilles ; les champs labourés étaient très verts, la nature se mettait en fête pour l'année nouvelle. L'eau de la rivière coulait parmi les cailloux et sur les deux rives on voyait les violettes et les boutons d'or. Les lauriers roses étaient en boutons, et les oliviers en fleurs.

Juchée sur mon mulet, une malle devant moi, je remplissais mes yeux de toute cette nature que je ne devais revoir que bien longtemps après, et pour très peu de temps. Car depuis 1898 je n'ai revu mon village que trois fois, très espacées, et jamais par la route que je venais de parcourir !

J'avais descendu la côte qui mène à la rivière, mais, sur l'autre versant, il me fallait grimper celle des Aït-Yenni, redescendre encore, traverser la rivière du *Djemâa*, et monter la côte des Aïth-Manegueleth. Mais cette fois-ci, ce n'était plus à pieds que je faisais le chemin comme au temps de mon enfance.

Ma mère avait bien pleuré en me voyant partir.

— Si jamais tu as besoin de quelque chose, et que tu ne sois pas heureuse, sache que tant que je vivrai ma maison te sera ouverte.

J'avais moi-même bien pleuré mais je m'étais dit : « Il faut partir ! partir encore ! partir toujours ! tel a été mon lot depuis ma naissance, nulle part je n'ai été chez moi ! »

Nous prîmes le chemin des écoliers, mon frère Mohand ignorant l'emplacement de l'hôpital. Nous n'arrivâmes à destination qu'à midi.